

Ayelen Parolin, amazone de la danse contemporaine



« Dans "Autóctonos", je voudrais convoquer tout ce que notre société refoule : la négativité, la différence, le désordre. » © JOËLLE BACHETTA

Impossible d'oublier *Hérétiques*, mémorable duo masculin créé en 2014. Dans une chorégraphie forcenée et obsessionnelle, deux danseurs éprouvaient dans leur corps l'absurde exigence d'une société de la performance, avide d'un rendement toujours plus grand. Répétitive, mathématique, géométrique, la danse épuisait, court-circuitait puis réorganisait les hommes dans un mouvement incessant. Pour sa nouvelle création, *Autóctonos*, Ayelen Parolin, chorégraphe argentine installée à Bruxelles, a pris le même point de départ mais pour aller dans une direction opposée.



Ayelen Parolin.
© KARINE VERMEIREL

lin s'intéresse à ce mécanisme qui fait de nous de parfaites machines artistes. « Plus l'exigence est grande, plus l'isolement est grand, plus on est dans le chacun pour soi. Pour ce nouveau projet, je pars toujours de la question de notre société de l'endurance, de la rentabilité, mais contrairement à *Hérétiques*, je ne veux plus cette fois toucher à sa puissance, mais creuser sa défaillance et son impossibilité communautaire. En opposition à ses excès de positivité, je voudrais convoquer au contraire tout ce que notre société refoule : la négativité, la différence, le désordre. »

UN RITUEL DE « GUERRE »

Afin de composer cette matière humaine hétérogène, chaotique, récalcitrante, la chorégraphe s'est entourée de quatre danseuses, quatre « guerrières » dit-elle, toutes issues d'univers très différents : Aymara Parola, Varinia Canto Vila, Ondine Cloez et Sophia Rodriguez. L'une a travaillé quatre ans chez Wim Vandekeybus, une autre s'est formée plutôt chez Meg

Stuart, la troisième a évolué chez de grands chorégraphes français tandis que la dernière possède un bagage plus circasien, théâtral, performatif. « Je les ai choisies parce qu'elles sont toutes très fortes, avec des caractères trempés, mais chacune dans des registres différents. Nous avons peu de choses en commun, ce qui fait la richesse mais aussi la difficulté du travail. La danse est un petit milieu, très fragmenté, qui fonctionne presque en sectes. Il a fallu beaucoup de temps pour se comprendre mais c'est aussi ça qui me fascine, quand chacun dans le groupe questionne sa place pour qu'il y ait un nouveau départ pour tout le monde. Et puis, je n'avais jamais travaillé avec des femmes. Je pense que, pour le *KunstenFestival-desArts*, j'ai voulu bousculer les acquis de ces dernières années. Au début de ma carrière, j'étais dans quelque chose de très aléatoire, chaotique, puis je suis devenue très méthodique, et cette fois, j'avais envie de me mettre à nouveau en danger, mélanger le chaotique et le méthodique. J'aimerais trouver les chemins possibles vers un rituel pluriel et commun malgré tout, un rituel

de "guerre" qui œuvre contre cet excès de positivité qui régit la société. »

Résultat, la chorégraphe a travaillé à la fois sur la perte et l'équilibre, sur la confrontation et l'acceptation de la différence, la violence et l'ordre, la poésie et l'action. Pour accompagner les danseuses sur le plateau, on retrouvera la pianiste Léa Pétra, fidèle compositrice d'Ayelen Parolin. Toujours percussif, brutal, quasiment dansé avec tout le corps plutôt que joué du bout des doigts, son piano portera les danseuses dans cette tentative de « construction d'une communauté humaine émancipée », composée d'humains conscients de leurs contradictions, de leur étrangeté. D'où le titre du spectacle, *Autóctonos*, car « nous sommes tous des autochtones, mais aussi des étrangers, aux autres comme à nous-mêmes. »

CATHERINE MAKEREEL

► *Autóctonos*, du 23 au 27/5 aux Tanneurs, Bruxelles. Dans le cadre du *KunstenFestival-desArts*. Mais aussi le 7/10 aux Ecuries, Charleroi ; les 24 et 25/11 à la Raffinerie ; en novembre au Théâtre de Liège. *Hérétiques*, les 22 et 23/9 au Théâtre National, Bruxelles.